

Ils sont partis au Sud... ...ils reviennent du Sud

**À la rencontre des Frères et des Sœurs d'Afrique, les Sœurs de Pouda (Togo)
avaient choisi de parler de leur quartier de Briga.**

Habité par l'ethnie nawdum, il est marqué par un va-et-vient avec le "Sud".

CHAQUE SEMAINE, dans la nuit du vendredi au samedi, un ou plusieurs "taxis" passent sur la piste de Pouda. Ils vont jusqu'à Massédéna. Cela n'étonne personne : ce sont les "taxis du Sud" qui ramènent des personnes ou des familles dans leur village d'origine pour un séjour plus ou moins prolongé. Et que de fois nous entendons dire : « Ils sont partis au Sud... ils reviennent du Sud ».

L'histoire du Togo nous apprend que les relations des familles paysannes nawdba avec le sud datent du début du siècle. Une première émigration, forcée, eut lieu vers 1909. Les colonisateurs allemands recrutaient de la main d'œuvre pour construire une ligne de chemin de fer et la route nationale qui part de Lomé. A cette époque, lorsqu'on apercevait un blanc, les gens s'avertissaient : « Cachons-nous ! Il va nous réquisitionner ! ».

Puis, les gens ayant constaté la richesse des terres par rapport à celles de leurs villages, ainsi que les espaces libres, l'émigration devint progressivement spontanée. Il en fut de même pour le Sud-Ghana.

Le "Sud" commence à Sokodé

Le "Sud" dont il est question ici s'étend de Sokodé jusqu'à 100 km au nord de Lomé, c'est-à-dire sur une distance de 250 km environ. À l'est ou à l'ouest de la route nationale, des villages entiers sont peuplés de Nawdba. Lorsque nous allons à Lomé, des noms de villages nous sont familiers : Kasséna, Sotouboua, Anié, Gléi. Nous savons qu'un certain nombre de familles de Pouda et des cantons voisins y habitent. Nous les connaissons plus ou moins car, en général, les familles gardent un lien très fort avec leur région d'origine. Elles reviennent périodiquement visiter leur famille, accomplir les rites et cérémonies de la religion animiste, en cas de maladie ou de décès, et pour les périodes d'initiation.

En juillet dernier, c'est par quinzaines, par centaines que les gens sont remontés pour les grandes coutumes qui ont lieu tous les cinq ans et qui sont la dernière étape d'initiation à l'âge adulte.

Nous constatons cependant que ce lien avec la "grande maison" d'origine tend à s'estomper. Des jeunes nés au Sud, et qui y ont été scolarisés, sont en contact avec les jeunes des populations locales, quand ce ne serait qu'au C.E.S. Des mariages ont lieu là-bas, le plus souvent entre Nawdum et Lamba.

Notre quartier de Briga

Nous avons recensé trente-deux concessions, depuis notre prieuré jusqu'à l'église et au dispensaire, plus une famille au-delà. Toutes ces familles ont ou ont eu un lien avec le "Sud".

Aucune famille d'une ethnie du Sud n'est jamais venue cultiver à Pouda. Dans les années difficiles de crise qu'a traversé le Togo, des oppositions avec les ethnies environnantes, des problèmes de terre, par exemple, ont décidé des familles à revenir du Sud. Ils se disent expulsés ou sont partis à cause de la peur, de l'insécurité.

En juillet 1995, 123 personnes vivent à Briga et 55 au Sud. Il y a autant d'adultes ici que là-bas mais, dans notre quartier, le nombre des femmes seules est plus grand.

Combien de *vieux* restent au Sud ? À Briga, deux hommes et dix femmes. Nous connaissons 14 enfants et jeunes partis au Sud, chez *un frère*, pour aider. Pour combien de temps ? Quelques mois ? Quelques années ? Les effets sur la scolarisation sont néfastes. C. était allé deux ans à l'école de Pouda. Il est parti trois ou quatre ans, sans aller à l'école. Maintenant, il reprend l'école primaire à Pouda.

À Briga, où l'école commence le plus souvent vers 8 ou 10 ans, 23 enfants ou jeunes sont scolarisés et 52, en bas âge ou non scolarisés, sont à la maison.

Nous faisons partie de ce quartier depuis treize ans, "vivant et marchant avec eux". C'est grâce aux Sœurs plus anciennes à Pouda que nous avons pu entreprendre notre enquête, et le travail serait à poursuivre. Car il faut du temps pour démêler qui fait partie de telle famille : chacun a souvent plusieurs noms, et tous ne sont pas nés de *même mère, même père*...

Quelques réflexions

Nous pressentons que nos voisins ne cherchent pas tellement à changer ou à améliorer leur manière de cultiver, à entrevoir d'autres productions, comme si, sur ces petits lopins de terre rocailleuse, on ne pouvait rien faire d'autre. Une exception pourtant : D., revenu depuis deux ans, a planté palmiers, arbres fruitiers, et réfléchit à introduire des méthodes de travail comme au Sud.

Pour avoir de l'argent, les personnes actives partent plutôt volontiers quelques mois en saison sèche pour faire des *manœuvres*... alors qu'ici la saison sèche est favorable aux réflexions de groupes, aux activités de développement.

Des femmes vivent seules (parfois avec des enfants), le mari étant *ailleurs*. Elles se débrouillent pour survivre, font un peu de culture, de charbon de bois. Comment pourraient-elles avoir le dynamisme pour innover autre chose ? Et presque toutes les femmes du quartier sont analphabètes.

Parmi ceux qui cultivent, il y a cinq jeunes voisins de 20 à 25 ans. Pour eux, nous rêvons qu'ils se réunissent en groupement, à l'exemple de jeunes du quartier voisin. Mais eux, ont-ils un projet d'avenir ?

Sœur Marie-Bernadette COLINEAU
Prieuré Sainte-Félicité
Pouda (Togo) ■